

XYZ. La revue de la nouvelle

Liberté différée

Danielle Simd



Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67124ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simd, D. (2012). Liberté différée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 51–53.

Liberté différée

Danielle Simd

ELLE PASSE une main moite dans sa chevelure emmêlée et graisseuse qui tombe lourdement sur ses épaules. Se brosser les cheveux et les laver lui semble une tâche colossale. Elle respire par simple réflexe. Si elle devait le faire sciemment, elle renoncerait. Tout est à l'abandon. La poussière recouvre les meubles et la saleté s'incruste.

Yvette quitte avec difficulté le fauteuil berçant. Toutes les fibres de son corps se plaignent comme les cordes d'un violon. L'aller-retour entre le lit et le canapé est devenu sa seule promenade depuis quelques lunes.

« Accroche-toi un sourire au visage ! » lui souffle-t-on à l'oreille. « Botte-toi les fesses ! » suggèrent ses amies. « Bouge un peu, fais un effort, habille-toi, maquille-toi, sors prendre l'air, va marcher... » Des phrases qu'elle ne peut plus entendre. Elle pleurerait comme une Madeleine sans jamais s'arrêter, mais encore là, ce laisser-aller lui demanderait une énergie qu'elle n'a plus.

Toute sa vie, elle a été la secrétaire parfaite : bien coiffée, maquillée discrètement, ordonnée, organisée, un pense-bête pour ses patrons. Une ligne de vie droite, bien dessinée, sans folles escapades. Une femme idéale, intègre, loyale qui obéissait avec le sourire, qui s'oubliait et passait en second. Tous les dimanches après-midi, elle visitait sa vieille mère à l'hospice. Elle lavait ses vêtements, lui achetait l'essentiel. Malgré tout, les critiques de l'octogénaire prenaient vite le dessus sur les remerciements, transformant le plaisir d'Yvette en obligation.

Une gorgée d'eau, pas plus. La faim ne la tenaille plus. L'odeur des aliments déclenche des nausées, aussi préfère-t-elle s'abstenir de manger. Elle regarde la télé, entend les gens parler, mais ne saisit pas le sens des phrases et oublie le propos des émissions.

Les toiles empêchent le soleil de pénétrer. Elle apprécie de plus en plus la noirceur et l'ombre qui la couvrent de leur 51

cape protectrice. Ses nuits sont à l'image de son humeur qui vacille, passant du vague à l'âme à une profonde tristesse. Le repos n'existe plus. Seule persiste cette souffrance qui lui rappelle sans cesse sa descente aux enfers.

Le téléphone sonne, le répondeur se met en marche. Elle ne travaille plus depuis des semaines. « Voulez-vous bien me laisser tranquille ! Je suis assez grande pour vivre comme je le veux... », dit-elle en rongant ses ongles. « Je suis libre, quand même, foutez-moi la paix ! La sainte paix ! »

Sa vie n'a plus de sens, ses rêves et ses projets sont à jamais anéantis. Plus de bouée pour s'accrocher, personne à qui parler. Elle existe. Yvette meurt lentement, s'enfonce dans des sables mouvants. Seule sa tête émerge de ce marais de malheurs. Pour combien de temps encore ?

Elle traîne le pas et attend que la nuit tombe. Même la lune se cache derrière les nuages : mauvais augure.

Après un périple à la salle de bains, Yvette observe le jet d'eau quitter l'évier et une idée germe lentement dans sa tête.

Le mois de novembre s'annonce froid et pluvieux. Des trombes de pluie s'abattent sur la petite ville. Parfois des vents puissants font vibrer les toits d'ardoises comme un xylophone auquel on aurait enlevé le maillet pour le remplacer par un marteau.

Yvette s'habille d'un coton ouaté gris, d'un pantalon de jogging et d'espadrilles. Elle enfle une marinière et relève le capuchon sur sa tête. Elle prend la clé de sa voiture et sort. La route est déserte. Elle roule vers le pont, stationne son auto, éteint le moteur, descend et avance vers le parapet. Yvette a des ailes.

Elle regarde l'onde qui l'attire et enjambe le garde-fou. Elle se sent totalement libre, enfin libre d'agir comme elle le souhaite. Un sourire se dessine sur ses lèvres.

Un passant l'aperçoit, crie et empêche la jeune femme de basculer dans les eaux glaciales. Yvette perd la carte et oublie.

* * *

— Madame Tremblay, ouvrez la bouche. Vous devez prendre votre pilule.

Yvette regarde son interlocutrice, obéit et avale, puisqu'elle n'a pas le choix.

— Madame Tremblay, ouvrez la bouche pour que je vérifie si vous avez bien avalé votre pilule.

La porte capitonnée se referme doucement, tellement lentement...